

Un type de lettré tunisien du XIV^{me} Siècle

par

A. DEMEERSEMAN

AVANT-PROPOS

Abdallah Tidjani, auteur d'une Relation de voyage en Tunisie et en Tripolitaine (1306-1308) est un personnage désormais familier aux chercheurs. Dès 1852, Rousseau donnait de sa Rih'la une traduction fragmentaire (J. A. IV, 20, 1852, p. 57 et suiv. — V, 1853, pp. 101 suiv. et 304 suiv.). Celle-ci a été jugée assez sévèrement et est malheureusement à reprendre à la base (1).

Amari dans sa « Biblioteca arabo-sicula » (ch. 45) a donné des extraits de Tidjani. En 1903, A. Bel a publié un extrait suivi d'une traduction (« Les Benou Ghânya ». Publ. Ecole des Lettres, Alger, XXVII). En 1926, paraissait l'édition de Tunis (1345) par William Marçais. En 1932 (1351) l'« unwân al Arib » de Mohammed Ennifer reproduit avec indications biographiques quelques poèmes de Tidjani ou des membres de sa famille. En 1947, Robert Brunschvig dans « La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV^e siècle » (deux tomes) a utilisé la Rih'la comme une des sources historiques importantes (pas moins de 27 citations ou références). En 1959, une nouvelle édition de la Rih'la est sortie des presses de l'Imprimerie Officielle à Tunis (2).

(1) « Le choix des extraits y est tout à fait arbitraire, la contexture insuffisante, et cette traduction ne peut être utilisée qu'avec beaucoup de précautions. » (Plessner in E. I. 1934. Art. Al-Tidjani).

(2) Nous renvoyons le lecteur à la recension qui en est faite dans la présente livraison.

Ces indications très sommaires suffiront sans doute à donner une idée de la portée que historiens et islamologues attachent à la Relation de voyage de Tidjani. Une lecture attentive de celle-ci et un contact avec les recherches auxquelles elle a apporté sa contribution très appréciable nous ont laissé l'impression qu'on aurait avantage à creuser le sillon ouvert à notre curiosité et cette fois, d'un point de vue plus directement psychologique. La fameuse Rih'la n'aurait-elle pas plus de vie aux yeux des modernes et plus d'attrait pour eux, si elle nous restituait la physionomie d'un type de lettré tunisien du XIV^e siècle en sa savoureuse authenticité ?

On se défend mal de le penser, mais l'entreprise comporte des risques que l'on ne doit pas affronter à la légère. Se livrer à des investigations sur la psychologie d'un homme et sur celle de son milieu sur la base d'une simple Rih'la reste chose hasardeuse. Un tel récit n'est pas nécessairement une source pour l'étude de la mentalité du voyageur lui-même. Celui-ci n'est pas tenu assurément à nous faire des confidences sur sa vie personnelle. Son dessein serait-il la description d'un pays que la loi du genre devrait l'inviter au contraire à dépouiller sa Relation d'une subjectivité suspecte. Un voyageur ne répond d'ailleurs jamais qu'aux questions qu'il s'est posées, non aux nôtres.

Cela étant, la modestie s'impose et nous devons nous contenter ici de suggérer quelques orientations de recherche dans l'espoir de voir de plus compétents s'engager plus loin dans l'analyse.

Entrons dans le vif du sujet et hasardons la question suivante : quelle impression se dégage de la lecture du journal de voyage de Tidjani ou pour être plus précis, quels sont les traits caractéristiques que l'on est tenté d'attribuer à l'auteur ? Il nous a semblé que quatre traits suffiraient peut-être à définir la psychologie de celui-ci : une mentalité citadine, une curiosité d'esprit des plus éclectiques, un esprit critique qui n'hésite pas à faire table rase des affirmations hasardeuses, une ferveur islamique nourrie d'orthodoxie sunnite, mais qui entend user de sa liberté d'appréciation dans les questions discutées.

PREMIER TRAIT : *Mentalité citadine*

Tidjani est un citadin. Tunisois, il le reste jusqu'aux fibres. La marque de son origine se retrouve dans sa Relation de voyage et on peut la reconstituer avec une précision exceptionnelle.

La civilisation, en ses diverses formes, est l'idéal humain auquel il se réfère et il en apprécie toutes les manifestations : progrès de la culture, de la science, de l'architecture, de l'agriculture, de l'arboriculture. En conséquence, il a une horreur instinctive pour l'anarchie et le désordre qui en compromettent l'essor. Il admire les beaux monuments et critique sévèrement la négligence à les entretenir.

Notre citadin tunisois a par surcroît un louable souci d'urbanisme. Il admire les rues de Tripoli, leur propreté et leur plan en forme de jeu d'échecs. On a l'impression que le piéton y circule comme la tour du jeu en question sur le damier ! Avec le zèle d'un édile conscient de ses devoirs, il s'interroge sur l'hygiène des villes, sur la réparation des murailles. A Al Hamma de Matmata, il demande aux habitants pourquoi ils laissent leurs murailles se délabrer. « Nous ne mettons pas notre appui dans nos murailles, mais nos murailles sont nos sabres », répondent-ils avec bravoure.

Une réflexion de ce genre est naturellement l'occasion pour Tidjani de se souvenir d'un poète qui a eu une inspiration analogue.

En fonctionnaire respectueux de l'autorité du pouvoir central, il juge sévèrement les révoltes et les agissements des nomades. En citadin, il apprécie la bonne organisation, la tenue, est sensible à l'hospitalité qu'on lui offre et à ses nuances. Il a des goûts artistiques qui transparaissent dans sa description des monuments, dans son amour pour la calligraphie. Il aime les belles étoffes et note au passage les spécialités de chaque ville (Sousse, Sfax, Djerba, etc.). Il a un faible pour les fleurs : le souvenir du narcisse de Tripoli est évoqué par lui en quelques mots, mais combien expressifs ! Il n'est pas indifférent aux parfums, fût-ce celui des arbres en fleurs. Le parfum des pommiers de Djerba ne se perçoit-il pas à plusieurs lieues à

la ronde ? Il sait apprécier les beaux et bons fruits. Quand il prend la peine de les décrire, ce qui n'est pas rare, il n'oublie ni leur forme, ni leur couleur, ni leur goût.

Tidjani est un homme aux sentiments délicats et raffinés. Malgré la sobriété de son journal, maintes réflexions le laissent pressentir. Une scène se détache entre toutes, celle des adieux des soldats à l'Emir. Elle est pathétique dans sa simplicité. Il la décrit avec une ferveur qui trahit les vibrations de son âme. Des soldats qui entrent en bandes, en bandes, dans la tente de l'Emir pour faire leurs adieux, des soldats qui sortent en pleurant, des soldats qui pleurent à chaudes larmes jusqu'à la fin du jour, le spectacle est assez insolite pour rester à jamais gravé dans la mémoire. « Nous vîmes dans ce lieu un état de choses qui est de nature à brûler les côtes et à attiser le feu de l'affection la plus violente ». C'est une secrète mélancolie que Tidjani exprime ici en cette phrase.

Il a un idéal moral et religieux et juge d'après ses normes Berbères et Arabes. Il met très haut les vertus sociales : hospitalité, fidélité à la parole donnée, respect des biens d'autrui. Il sait en reconnaître l'existence chez ceux-là mêmes envers lesquels il cultive une opposition irréductible sur le plan de la doctrine.

Si vive que soit la ferveur méridionale avec laquelle il entreprend ce long voyage, soyons-en bien convaincus, au fond de lui-même, son attachement à la capitale ne subira aucune éclipse. Il apparaît clairement qu'il n'a nulle intention de se fixer dans les régions qu'il traverse. Quand il rencontre un poète ou un homme cultivé qui vit dans le Sud, sa réaction est des plus significatives : comment un tel homme peut-il se résigner à passer sa vie dans ce coin perdu, Tozeur par exemple ? Il ne trouve pas de réponse à cette question et sa stupéfaction reste entière. Son véritable climat à lui est la cité, entendons par là Tunis, avec sa vie intellectuelle, son genre de vie, et son confort.

On ne sera donc pas surpris de constater qu'il ne retrouve son âme qu'à son arrivée dans les grandes villes : Sousse, Mahdia, Sfax, Tripoli. La joie qu'il laisse transparaître en fréquentant des hommes cultivés qui partagent ses goûts intel-

lectuels a un caractère de vérité et d'authenticité qui ne trompe pas. Leur compagnie est pour lui un véritable enchantement.

Si l'on veut établir sur lui un jugement équitable, il faut reconnaître que cette vaste tournée constitue pour ce citadin une véritable performance. Il a accepté franchement les risques du voyage. L'effort qu'il déploie pour surmonter son impréparation native mérite le respect. Passer des semaines et des mois sous la tente représente, il faut l'avouer, une épreuve assez rebutante pour un homme qui a connu la douceur de vivre. Certaines étapes particulièrement dures dépasseront visiblement ses possibilités et finalement, il tombera malade.

Cette maladie remet en question l'exaltante tournée entreprise par lui et l'émotion à longue résonance qu'elle suscita en lui, son journal en porte la trace. L'indisposition se déclara aux Quçûr-Waraniz. Il avait espéré qu'elle serait bénigne et elle fut très sérieuse : il avait souhaité qu'elle fût courte et elle se prolongea. Notre citadin éprouva une grande confusion en étant la cause (« à cause de moi ») d'une halte imprévue à cet endroit. Durant cinq jours, son maître, les Orientaux et toute la caravane attendirent dans l'espoir qu'il recouvrerait la santé ou qu'il pourrait au moins se remettre en route avec eux. La décision finale prise par son maître de l'obliger à mettre un terme à son voyage réveilla en lui une sensibilité frémissante et douloureuse. Il s'entêta, prit sur lui pour donner l'illusion qu'il avait recouvré ses forces et s'imposa la fatigue de reprendre la route avec la caravane. A «Ain R'anima, la maladie eut le dernier mot et il se vit dans l'impossibilité de monter à cheval. Le retour à Tunis s'imposait. Son maître s'excusa auprès de lui, protestant de son intention d'attendre sa guérison, si le lieu lui avait permis de prolonger son séjour. Tidjani lui fit ses adieux. Ce jour-là, nous fait-il remarquer, était le jour de l'Achoura, autrement dit un jour de tristesse. Sans solliciter le texte, on a l'impression qu'il s'est senti atteint à l'un des points vifs de son être. La vérité est que notre Tunisois est un homme sensible, délicat, mais il faut ajouter, la certitude en est désormais acquise, qu'il ne manque pas d'énergie, dût-il manquer de forces.

Il serait injuste en tout cas de lui reprocher son manque

d'entraînement à la vie du bled dans les conditions où il la mena.

Qu'il vive dans la hantise du paludisme, des scorpions, et de la peste qui règne à l'état endémique à Gabès et à Tozeur, il n'y a là rien qui doive surprendre. L'importance de la caravane armée qui l'entoure le dispense heureusement de se préoccuper de l'insécurité légendaire du bled. D'autant plus que les lions ne manquent pas dans le Sud. A Wadi Majassar, ils abondent même tellement et sont si redoutables qu'ils ont fait fuir les habitants !

On trouvera tout naturel qu'il mette un zèle particulier à compter un à un les lieux dépourvus d'eau potable et qu'il sache par cœur les nuits ou les journées où la caravane a manqué d'eau ou a vécu dans des conditions inconfortables. La vérité est que dans le Sud tunisien et en Tripolitaine, on ne trouvera pas un bédouin qui sache mieux que lui le nom des sources, des puits, et la qualité de leur eau, qu'elle soit douce, salée, potable, malsaine. Il sait distinguer une eau qui bouillonne (fawwâra) d'une eau qui murmure (kharrâra) et on ne le trouvera pas en train de confondre un puits avec une citerne. Il connaît comme personne l'importance vitale de l'eau en ces régions déshéritées et nous avertit loyalement que sa caravane prend parfois quelques précautions. On arrive à un point d'eau appelé Nabch Al-Dhîb, « nous n'y avons pas trouvé d'eau, nous dit-il, mais nous n'en avons pas besoin, car nous avons emporté avec nous une quantité d'eau suffisante pour nous passer de celle-ci ».

Il conserve un souvenir douloureux de certains villages, Bichri par exemple. Le vent y était si violent qu'on n'a pas pu y dresser les tentes, ni pour l'Emir ni pour les soldats. Il s'est réfugié dans un jardin où on a pu dresser une tente pour passer la nuit. Le lendemain, le vent s'est transformé en cyclone. Quelques vingt palmiers ont été brisés sous ses yeux et déracinés. On comprend que ce jour-là, il ait désespéré de la vie et qu'en voyant en ce lieu le faqih Abû-Bakr ben Fatah, il se soit demandé comment il avait pu se fixer dans un lieu pareil !

La double traversée de la Sabkha de Tâkmart (Chott El

Djerid) a été pour lui un véritable cauchemar, bien que comme ses compagnons il ait espéré qu'elle puisse servir à l'expiation de ses péchés. Il décrit les dangers mortels des sables mouvants en évoquant la description d'El Bekri, le témoignage de l'Emir et en y ajoutant ses propres observations. Il a vu un homme enfoncer la pointe de sa lance dans la terre. A chaque fois qu'il s'appuyait sur l'extrémité de celle-ci, elle disparaissait. La lance une fois retirée, la terre revenait à son premier état. Spectacle beaucoup plus terrifiant, les cadavres de chameaux et d'hommes longeaient la piste. Une femme qui s'était imprudemment engagée dans la Sabkha a été retrouvée morte serrant dans ses bras son enfant.

Il est une nuit qui a laissé une trace très vive dans son imagination, c'est celle qu'il a passée à Mareth. Il y a beaucoup souffert, non seulement du manque d'eau, mais plus encore d'une plante épineuse très désagréable qui pousse dans le sable. Cette plante a cette particularité, en effet, de produire, au moment où elle se dessèche, une épine qui s'insère dans les vêtements et pénètre dans la peau. Qui a l'imprudence de passer la nuit à l'endroit où cette plante abonde doit renoncer d'avance au sommeil. Il n'est pas inouï, ajoute Tidjani, que l'épine en question ne parvienne, si elle pénètre sous la laine, à donner la mort aux animaux qui passent la nuit en ce fâcheux pâturage.

A R'umrâsin, il aborde un gîte d'étape qu'il trouve détestable, à en juger par la définition qu'il en donne : Dieu s'est mis en colère contre ses propriétaires ! On essaie d'y dresser les tentes, mais on n'y parvient qu'au prix d'une difficulté extrême : le sol est très dur et les piquets ne tiennent pas.

Un espoir le tient en éveil au milieu de ses randonnées, celui de trouver en plein désert une habitation qui le dispense d'habiter sous la tente. A Tozeur, il a la consolation d'habiter avec l'Emir dans un jardin, le meilleur de la forêt et, chose plus appréciable encore, de recevoir un poème de son ami Abu Bakr ben Ahmed ben Chibrine qu'il avait connu à Tunis. La maison de Mat'mar, farîdh des Mah'âmid qu'on appelle pompeusement « maison du Sultan » est pour lui une bénédiction du ciel. Elle vient à peine d'être terminée et Tidjani a le pri-

vilège d'y loger. Privilège incomparable, car à l'instant même viennent de se lever les vents brûlants du Sahara. Il loue Dieu d'avoir donné une si heureuse inspiration aux constructeurs. N'a-t-il pas prévu dans sa prescience que Tidjani et ses compagnons n'avaient pas la force de rester sous la tente avec un vent pareil ?

Il ne doit pas se croire quitte pour autant envers les imprévus de la route et les intempéries des saisons. Un péril plus redoutable le guette : la peste. Il se rassure en apprenant que Al-Hamma de Matmata n'est pas en principe un lieu où elle règne habituellement. Sa sérénité dure peu. Quand il arrive à celle-ci de s'étendre à cette région, elle y fait des ravages plus grands qu'à Gabès et décime complètement la population.

Sa description de la peste à Gabès, description basée à la fois sur ses observations personnelles et sur des témoignages de différents auteurs laisse assez entendre l'appréhension qu'elle a pu lui causer. La peste y règne à l'état endémique. Périodiquement elle fait des coupes sombres parmi les habitants. A en croire les Gabésiens, l'origine en est dans le laurier rose qui communique son poison à l'eau. Deux sources seulement sont saines (°Ain al-Amir et °Ain Salâm). En raison de l'eau qu'ils boivent, les gens de Gabès ont le teint jaunâtre et mauvaise santé. En dépit du charme qu'il se plaît à lui reconnaître, cette ville inspire à Tidjani une aversion marquée. Et c'est bien pourquoi, en plein accord avec l'Emir, il précipite son départ. La peste vient soudain d'y éclater et sous une forme particulièrement redoutable en cette saison. Les victimes sont nombreuses. Notre voyageur se rappelle à temps la consigne du prophète qui défend de s'aventurer dans un lieu atteint par la peste.

Tunisois, Tidjani l'était au sens fort de ce mot lorsqu'il entreprit son voyage. Il y a beaucoup à parier que, hormis la capitale, il ignorait alors presque tout du pays qui était le sien. Chose étrange, il devient Tunisien dès qu'il quitte le sol de la Tunisie. En Tripolitaine, il cède naturellement au démon de la comparaison. Or, rien de ce qu'il observe ne lui suggère l'idée de faire un rapprochement avec ce qu'il a vu à Tunis. Les oliviers de Tripolitaine lui rappellent ceux du Sahel ou de Djerba,

mais aucune des innombrables mosquées ou masâjid qu'il visite n'évoque à ses yeux tel ou tel des monuments religieux qui lui sont familiers. La métamorphose est accomplie : un Tunisois a découvert la Tunisie et c'est là une chose toute neuve dont il importait de mesurer la portée.

Ces remarques étant faites, on saura mieux maintenant qu'il aborde en Tunisois et en Tunisien les régions qu'il traverse. Ses observations tiendront leurs promesses, mais porteront clairement la marque de son milieu et de son origine.

L'analyse plus poussée de ses principaux centres d'intérêt va le mettre en lumière.

DEUXIÈME TRAIT : *Curiosité d'esprit*

Sa curiosité d'esprit est caractérisée par un large éclectisme. Langue, littérature, géographie, histoire, onomastique, ethnologie, archéologie, ethnographie, arboriculture, captent successivement, quoiqu'à des degrés divers son attention (3).

Ce citadin est séduit par l'exploration pittoresque des mondes étrangers à son univers mental. Avec cette réserve toutefois que pour un Tunisois casanier de la classe bourgeoise, ces mondes commencent dès qu'il met le pied hors de la capitale, dès que les murailles de celle-ci s'estompent à l'horizon. La tendance que cultive Tidjani n'en est que plus surprenante.

Cet homme ne semble pas, en effet, partager les préjugés des citadins tunisois à l'égard des cités de l'intérieur et des tribus. Il nous paraît sensible à tout, curieux de tout, prêt à l'écho, n'écoulant rien avec indifférence. A tort ou à raison, nous ne sommes pas sans en éprouver une très grande surprise. Sa mentalité ne peut être détachée tout à fait de son temps et de son milieu social, pas plus que sa formation ne fut sous-

(3) Les jugements de ceux qui l'ont étudié se rejoignent ici pour confirmer cette tendance. Selon Plessner, « la Rih'la est devenue un véritable puits de renseignements géographiques, ethnographiques, d'histoire naturelle, mais surtout historiques, en ce qui concerne les contrées traversées. On y trouve également des extraits de plusieurs auteurs dont les œuvres originales doivent être considérées comme perdues et notamment des copies d'actes et de documents ». (E. I. 1934. Art. At-Tidjâni).

traite aux influences ambiantes. Or, il est difficile de croire a priori qu'il ait reçu de celui-ci une spéciale ouverture sur la vie des gens de l'intérieur de la Tunisie; qu'on lui ait inculqué une curiosité marquée à l'égard de ces bédouins dont les incursions répétées mettaient en péril l'équilibre de la cité nous paraît moins vraisemblable encore. Etant donnée la mentalité qu'affiche Tidjani, faut-il voir en lui un homme dont l'originalité tranche avec les idées de son milieu ou bien au contraire convient-il de rectifier la conception que nous nous faisons de la bourgeoisie cultivée de ce temps ? On serait tenté d'adopter ce dernier point de vue. Quoi qu'il en soit, une chose reste incontestable : ce secrétaire de chancellerie manifeste un intérêt très vif pour le monde qu'il visite et est soucieux d'observation objective. N'exagérons rien : n'allons pas croire que sa curiosité ne soit pas canalisée dans une direction déterminée.

Tidjani est intensément sélectif. Il ne gaspille pas son sens de l'observation en diverses directions. Sa voie est toute tracée. La forme de sa culture et le milieu où il a vécu le désignent d'avance pour des recherches bien délimitées. On pourra s'étonner, par exemple, qu'il ne dise pas un mot de la tente et se borne, pour ce qui regarde l'habitat primitif, à mentionner les groupes de huttes en branches de palmier à Djerba (4). Qu'il soit incomplet sur ce point ou sur d'autres encore, on en conviendra volontiers. On s'avisera cependant que ce citadin, étranger en principe aux choses de la campagne, soit peut-être le seul à nous donner des renseignements sur les moulins à eau qu'il a vus dans le Sud tunisien et sur le cours inférieur de Wadi Majassar, sans parler de ses indications sur l'usage du « dalou » (5).

On ne saurait trop insister tout d'abord sur son attachement à la langue arabe. Celle-ci occupe visiblement dans sa vie une place de premier plan. Il manque rarement l'occasion de faire diverses remarques d'ordre purement linguistique et de les étayer par le témoignage de savantes autorités. Cependant, il est remarquable que son culte fervent pour la langue littéraire ne va pas jusqu'à lui suggérer un mépris absolu et

sans nuance envers la langue que parle le peuple. En cela, il répudie nettement les préjugés partagés par maints lettrés. Il ne rougit pas de recueillir les proverbes et les dictons propres aux régions qu'il traverse : il note les mots d'usage local et prend même le temps de s'informer de la prononciation exacte, et il met toute sa conscience à l'enregistrer avec précision. « J'ai entendu les éloquents parmi les Arabes de notre temps prononcer ainsi », dit-il à l'occasion. Et nous le voyons justifier cet usage en apportant à l'appui des références à des auteurs qui font autorité en la matière. L'arabe littéraire reste naturellement la norme à laquelle il se rapporte pour donner un jugement de valeur. En conséquence, il se montre sans miséricorde pour les déformations du langage et rectifie les erreurs courantes dans l'emploi de certains mots. L'emploi extensif du mot « baql » (légume, herbage, verdure), l'emploi abusif du mot « karma » (vigne) au lieu de « tin » (figuier) par exemple, sont des erreurs populaires qu'il aime à pourfendre. Ce zèle linguistique n'est pas purisme à ses yeux. Dans le cas précis du figuier, il y a un hadith authentique qui défend expressément une telle confusion. Langue et orthodoxie se rejoignent ici.

On pourrait se demander s'il a eu quelque connaissance des dialectes berbères. La chose serait d'un grand intérêt, car le mépris des hommes cultivés pour ce langage archaïque dépassait alors ce que nous pouvons imaginer aujourd'hui. S'il s'avérait que Tidjani ait été quelque peu berbérisant, l'indépendance de son jugement en sortirait grandie. Mais nous ne pouvons pas suppléer au silence de l'histoire. En fait, nous n'avons relevé de sa part qu'une seule observation concernant le berbère. Il s'agit de la prononciation d'un nom de lieu, « Ain Widris. « Voilà comment prononcent les Arabes, mais les Berbères y ajoutent un *ta* sans voyelle, selon ce qui est connu dans leur langage ». Tout ce qu'on peut conclure de cette réflexion est qu'il avait quelques notions sur la dialectologie berbère.

Ses connaissances poussées en arabe littéraire l'inclinent certainement à rechercher dans les noms de lieux leur origine arabe ou berbère.

Au sujet de « Ain Fâra, il signale que des Berbères connus

(4) R. BRUNSCHVIG, d° II, p. 282.

(5) R. BRUNSCHVIG, d° II, p. 282-212.

sous le nom de Banû Fâra habitaient au Kçar Fâra et qu'ils ont donné le nom à la source. De même Çaltan tient son nom de Berbères appelés Banû Çaltan qui s'étaient fixés là dans l'antiquité et ce village était connu dans l'ancien temps sous le nom de village des Banû Çaltan.

Il n'est pas permis par ailleurs de douter de sa vocation littéraire. Les différents lieux qu'il visite sont un excellent prétexte pour faire connaissance avec les poètes anciens ou contemporains. Un historien de métier en éprouvera sans doute quelque énervement et protestera contre le mélange des genres. Peine perdue, Tidjani ne résiste jamais à la tentation de mettre en valeur les chefs-d'œuvre. Un poème (poète de Sousse) ne remplit-il pas huit bonnes pages et demie ? Que le poète ait une belle écriture, cela n'est pas sans ajouter aux yeux de notre voyageur un lustre nouveau à son talent. Il ne cache pas son faible pour la calligraphie qui l'entraîne à faire la chasse aux autographes et aux beaux manuscrits. Engouement artistique qu'il est heureux de voir partagé par l'Emir Abû Zakariyâ. Ce dernier ayant appris qu'un manuscrit de Abû Ishaq Al-Ajdabi est en vente à Tripoli ne dépêche-t-il pas un messenger pour en faire l'acquisition ? Tidjani a l'heur de rencontrer au Djerid des calligraphes de qualité et il se hâte de noter qu'un groupe de gens de cette région excellent dans l'art de l'écriture.

La carte des villes et des villages de la Tunisie telle qu'elle se présentait au XIV^e siècle lui doit beaucoup. Nous avons la surprise de retrouver inchangés la plupart des noms qui nous sont familiers. Il en est pourtant qui se sont complètement transformés depuis cette époque : Hammam Al-Jazîra (Hammam-Lif), Qamunia (Monastir), Tunbudha (Mohammedia), Ahrigliya (Hergla). D'autres ont disparu : Manzil Bachchû au XII^e siècle. Ce ne sont là que des exemples.

Son étude des lieux est plus ou moins poussée suivant leur importance et aussi suivant la durée de son séjour. La description de Tripoli qui donne lieu à d'amples développements a bénéficié d'une observation qui s'étale sur un an et demi et quelques jours. Il est resté quatre mois et quinze jours (il précise, 131 jours) dans la région de R'umrasin. On pensera qu'une

probité intellectuelle élémentaire doit conseiller à un voyageur de ne décrire que les lieux qu'il a réellement visités. Mais on s'avisera que maints auteurs ont ignoré de tels scrupules. Tidjani n'est certainement pas de leur école. « Je l'ai vu de mes yeux », est une expression qui revient souvent sous sa plume. Il nous dira avec le même naturel qu'il n'a vu Hammamet que de loin.

Une chose est remarquable, Tidjani semble avoir une idée de la personnalité des villes et des villages qu'il visite. Il tient, en effet, à évoquer les événements historiques que les habitants ont vécus et qui ont laissé une trace dans leur mémoire. Que ce soit là une occasion pour lui de céder à ses goûts d'historien, on ne le niera pas, mais le souci de relier le présent de ces cités à leur passé semble suggérer une autre préoccupation.

Les précisions des historiens sur la répartition des tribus ou leur généalogie donnent assez souvent Tidjani comme principale référence (6). Il indique, en effet, très régulièrement, les emplacements des diverses tribus et les terres qui leur appartiennent. Il emploie la même expression pour signaler le passage d'une « terre » à une autre. « Après El Djem, nous avons quitté la terre des H'akim et des T'urûd et sommes entrés dans la terre de leurs frères Hiçn ». De même : « Nous avons quitté la terre des Banû 'Auf et sommes entrés dans la terre de leurs frères Banû Dabbâb ». A Kattana, il note la présence des Banû Yazîd et des quatre fractions des Dabbâb qui ont fait alliance. Il nous fait remarquer qu'à son époque, ce sont les Banû Mirdâs qui possèdent la terre de Tozeur.

L'origine ethnique des populations l'intéresse au plus haut point. Selon toute apparence, c'est là un centre d'intérêt commun aux lettrés de son époque. En fait, le point précis de la recherche est l'origine arabe ou berbère des habitants des villes ou des tribus.

La méthode d'investigation est assez rigoureuse : quand Tidjani se montre affirmatif, il cite en général des sources écrites. Il dira, par exemple, à propos d'une précision sur l'an-

(6) R. BRUNSCHVIG, *op. cit.*, I, p. 323.

cêtre des Hawwâra : « Voilà ce que j'ai vu de l'écriture de Abn Ishâq Al-Ajdabi », ou bien : « Voilà comment nous avons recueilli cette généalogie de la part des ulémas connus pour leur mémoire des parentés ». Quand il s'agit de simples traditions orales, il se contente d'enregistrer les dires des gens du pays, ce qui est une manière de laisser planer le doute. « Les habitants de Ahriqliya (Hergla) prétendent qu'ils sont de race arabe... » « On dit que les Hawwâra sont d'origine berbère... »

Pour Tozeur, il se montre fort bien informé; les habitants sont les restants des Roum (colons chrétiens) qui étaient en Ifriqiya avant la conquête islamique. Il en est de même de la majorité des villes du Djerid car, au moment de l'entrée des musulmans, ils ont adhéré à l'Islam pour garder leurs biens. Il y a aussi parmi eux un groupe d'Arabes qui se sont fixés là après la conquête ainsi que des Berbères qui sont arrivés en cette région dans un passé lointain. Tidjani fait allusion ici à l'origine palestinienne ou syrienne que l'on a attribuée aux Berbères. Cette opinion est bien connue.

C'est lui aussi qui signale que, dans le Djebel Ouselet (Waslât), habite un « mélange » de Berbères, que le Djebel Demmer sur toute son étendue est réservé à l'habitation des Berbères.

Les observations faites par Tidjani du point de vue de la psychologie ethnique sont une pièce essentielle de son dossier. Elles peuvent nous apporter des données de première importance, non seulement sur les populations, mais sur la psychologie de l'auteur lui-même et sur celle de son milieu.

On ne cherchera pas toutefois dans Tidjani de très longues analyses sur la psychologie des diverses populations. Les indications qu'il fournit sont généralement d'une grande concision : les Dallaj sont célèbres par leurs dévastations, les habitants de Zawâra la grande ont un courage caractérisé et de la fierté et leur obéissance aux Arabes est mêlée à un instinct de révolte; les gens de Talil sont des Berbères Nakkâra caractérisés par la ruse et la perversité; les gens de Qaçr-Ziâd ont un courage qualifié et une bravoure connue. On appelait jadis Qaçr-Ziâd la maison de Malek à cause du grand nombre de savants qu'il y avait là jadis.

On le voit bien, il fait état des qualités morales ou des défauts que l'on est convenu d'attribuer traditionnellement à ces populations. Il lui arrive de prouver l'authenticité de ces jugements en se référant aux témoignages des historiens. Quand il a pu se livrer à des investigations personnelles, il ne manque pas de nous dire ce qu'il a pu observer. Aux Quçûrs Al-Mubâraka, par exemple, les gens sont caractérisés par l'avarice et il lui a été donné d'en voir parmi eux qui empêchaient de prendre de l'eau. Procédé qui confirme avec éloquence la réputation qu'on leur donne. Il faut encore porter au crédit de Tidjani son souci de vérifier la permanence des réputations acquises par les populations. Nous avons vraiment en lui un témoin, qui tient à se rendre compte par lui-même de l'actualité des choses. Un exemple suffira.

Les habitants de Zawâr'a avaient une réputation bien acquise de générosité à l'égard des pèlerins, contrairement à leurs voisins, les gens de Zawâra. On n'avait jamais ouï dire qu'ils aient vendu un musulman (aux chrétiens) ou qu'ils lui aient fait un tort quelconque. Chose étrange, ils ont fait montre en ce temps-ci d'inimitié et ont mis la main sur les bateaux et les caravanes. On dirait qu'ils sont jaloux des gens de Zawâra et de la vertu grâce à laquelle ils sont devenus célèbres.

N'oublions pas d'ajouter une chose très importante pour l'étude de la psychologie tribale. Tidjani ne se contente pas d'indiquer avec précision les inimitiés des diverses tribus et leurs alliances, il nous renseigne sur le rapport de forces arabo-berbères. A le lire, on a l'impression, en effet, que l'antagonisme arabo-berbère est encore très vivace à son époque, en certaines régions tout au moins.

Chez les Majrîs, branche des Hawwâra, l'opposition était en train de s'atténuer, mais elle avait été très forte. Au village de Zanzour, où ils régnaient jadis avec une autorité incontestée, ils avaient mis une sorte de rideau de fer entre les Arabes et eux. Aucun Arabe ni autre n'avait le droit de pénétrer dans leur forêt (r'âba), ni même de dépasser un arbre sans leur autorisation. Ils faisaient subir aux Arabes toutes sortes de dommages. Ces derniers ne cessèrent de nourrir une

haine secrète contre eux, jusqu'au moment où la situation fut renversée (1277 - 676 H.).

La zaouïa qui se trouve à côté de Zurrîq est habitée par un Berbère (appelé Sallâm et connu sous le nom de Abû R'arâra) qui exerce un ascendant extraordinaire sur les Arabes. Personne n'ose s'opposer à lui. Il protège les tribus des Dabbab, a la main forte et un art consommé pour subtiliser les biens sous la menace.

Tidjani attribue aux Arabes nomades au moins autant de déprédations qu'Ibn Khaldoun, qu'il s'agisse des villes, des monuments ou des arbres. Une phrase qui laisse deviner sa pensée revient régulièrement, presque dans les mêmes termes. Après Djemmal, il a rencontré des châteaux dispersés et de nombreux villages que les Arabes ont vidés et dont ils ont fait émigrer les habitants. A El Djem, à côté du fort, il y a un village habité par les Berbères. Ceux-ci habitaient auparavant Qaç Mellita, de la région de Zawâra, que Tidjani a vue. Les Arabes les en ont délogés et les ont exilés. Aux Qçour-Al-Waraniz habitaient jadis les Harar'a. Les Arabes les ont fait émigrer et ils se sont fixés entre Tajûra et Tripoli et au Qaç connu sous le nom de Banû Khîar. Ce dernier est vide et en ruines. Les Arabes ont délogé les habitants qui se sont transportés au Mahrès entre Gabès et Sfax.

Il est immanquable que de tels procédés dont le souvenir se perdra dans la suite n'étaient pas alors sans laisser des traces dans la psychologie des victimes.

Une autre remarque de notre voyageur est peut-être plus précieuse encore. Il est certes le témoin de l'arabisation progressive des tribus berbères, mais on ne doit pas oublier que celle-ci n'est ni totale ni absolue. Il est des cas où c'est précisément l'influence berbère qui prédomine. La métamorphose des Nefzaoua est tout à fait significative à cet égard. Bien qu'ils soient d'origine arabe, les Nefzaoua ont fini par se berbériser. La berbérisation s'est-elle bornée à l'étude de la langue ou est-elle allée jusqu'à l'adoption des mœurs ? Tidjani ne le précise pas, mais on peut le penser. Il indique, en effet, la cause de cette transformation étonnante : leur voisinage avec les Berbères Maçamid et leurs rapports journaliers avec eux.

Quand une tribu a des aptitudes particulières, il ne manque pas de s'y intéresser. Walwal tire son nom de la tribu des Banû Walwal, tribu berbère qui s'est fixée jadis en cet endroit qu'on appelait précisément la terre des Banû Walwal. C'est l'endroit du monde où il y a le plus de gazelles. Les habitants ont une grande adresse pour les chasser. Ils les capturent avec des filets qu'ils dressent dans ce but et se distinguent en cela des autres.

Son jugement sur les R'umrâsin des confins tuniso-tripolitains est l'un de ceux où apparaît avec le plus d'évidence sa recherche d'impartialité. Imagine-t-on la difficulté pour un sunnite zélé de faire taire sa rancœur envers ces Kharijites berbères de la secte des Nakkâra ? Or, si sa passion de la dialectique se tient en attente pour pourfendre ce schisme détesté, s'il arrive à sa sérénité de subir quelques entailles, comme nous le verrons plus loin, il n'en fait pas moins un effort louable pour peindre leurs qualités en même temps que leurs défauts. Qu'on en juge.

Les R'umrâsin sont des Berbères Warr'amma. Il en est parmi eux qui nomadisent avec les Arabes Al Mah'âmîd. L'inimitié entre ceux-ci et les Muçaddamûn est tradition acquise et là guerre ne cesse pas entre eux. Les R'umrâsin vivent des razzias qu'ils organisent contre les Arabes, ils font des guet-apens aux Arabes qui passent là, surtout aux Jawwâra. Ils cultivent une rancune particulière à l'égard des Neffat et il y a du sang entre eux. Par contre, parmi les créatures de Dieu, il n'en est pas qui veillent aussi jalousement sur leur hôte et qui le traitent avec plus de générosité. Quand un hôte pénètre sur leur territoire et se met sous leur protection, ils le placent au rang des chefs, lui témoignent les plus grands égards et en font leur juge. Il règne chez eux une sécurité telle qu'il n'en existe de pareille en aucun endroit de la terre. Et Tidjani confirme la chose en faisant appel à ce qu'il a expérimenté sur place. Pendant tout le temps où il a séjourné là avec la caravane, personne n'a rien perdu de ce qui lui appartenait. Et pourtant, il voyait les habits, les ustensiles et les marmites de cuivre jaune laissés à l'abandon entre les tentes. Personne n'a touché à rien de tout cela.

Chose remarquable, c'est une tradition chez les R'umràsin d'avoir une attitude réprobative à l'égard de l'homme de leur tribu qui commet un vol ou une trahison. Ils ne le fréquentent plus, ne lui parlent plus sinon pour les choses indispensables. S'il est des leurs, ils ne l'expulsent pas du pays, mais ils le tuent s'il appartient à une autre tribu.

Des hommes de cette tribu ont raconté à Tidjani le fait suivant : l'un d'entre eux avait perdu des dinars. Celui qui les a trouvés est allé les déposer au masjid qui se trouve dans le château-fort. Les dinars sont restés là et personne n'y a touché jusqu'au moment où le propriétaire les a retrouvés.

Ces observations minutieuses sont le fruit d'un séjour d'un mois, passé sous la tente, chez les R'umràsin. Il faut ajouter qu'elles nous apportent par surcroît un renseignement des plus précieux pour l'ethnographie. Il a trait à une coutume pratiquée par les Muqaddamûn. Ceux-ci enterrent leurs morts assis dans des grottes creusées à cet effet. Cette posture est obligatoire pour celui qui laisse après lui un garçon. Tidjani a recueilli un proverbe local qui confirme cette croyance : « L'affection dont le garçon est l'objet perdurera tant que le père restera assis ». R. Brunschvig voit dans cette coutume un « résidu d'un mode de sépulture pré-islamique, en position assise ou repliée, usité jadis sur toute la frange septentrionale du Sahara » (7).

Le jugement porté par Tidjani sur les Soussiens rejoint celui d'El Bekri (8). Leur cité garde encore sa réputation bien assise qui est de défier les efforts de quiconque aurait la prétention de s'en emparer. Les habitants ont encore au XIV^e siècle le même renom d'énergie et de bravoure qu'au XI^e siècle. Il le prouve en se référant au même événement historique qu'El Bekri (siège de Abû Yazîd et résistance des habitants) et apporte à l'appui les mêmes citations poétiques (de Sahl Ibn Ibrahim al-Warraq qu'il ne nomme pas et de Ahmed ben Aflah' que El Bekri dénomme Ibn Baladj). Ce dernier, natif de Souss, raconte le siège de la ville par Abû Yazîd en termes triomphants. Il nous apprend, entre autres choses, que Souss

est le boulevard du Maghreb, que les autres villes et forteresses lui rendent hommage, que sa renommée retentira sur toute la terre et que l'éloge de ses habitants sera répandu par une multitude de peuples ! (9).

Il n'y a pas que ces hyperboles. Il arrive à certaines villes de se voir malmenées par Tidjani, Sfax par exemple. Il n'hésite pas à raconter que s'est répandue dans le public l'habitude de dénommer Sfax « malédiction de Dieu ». Cela est arrivé à ce point qu'un certain roi a apostrophé en ces termes un homme qui s'était permis de lui répondre : « Va-t-en à la malédiction de Dieu ! ». Et la victime s'empressa de se rendre à Sfax.

Gabès et Tozeur ont été l'objet de critiques assez désagréables de la part d'El Bekri. Tidjani a tenu à faire sa propre enquête et a reconnu l'exactitude d'une partie des faits incriminés. Il y met toutefois une discrétion qui lui fait honneur.

Une chose assez singulière mérite d'être soulignée : l'intérêt passionné que Tidjani cultive à l'égard des monuments antiques, de leur architecture et de leurs inscriptions. A voir dans quelle ambiance de ferveur et de sympathie s'épanouit ici sa curiosité, on pourrait soupçonner en notre voyageur une vraie vocation d'archéologue. Certes, il ne peut espérer écrire l'histoire des monuments de l'antiquité en se basant sur des documents d'archives, mais il y supplée par une recherche très éveillée. Il nous dit dans quel état étaient ces monuments dans le passé et ce qu'ils sont devenus en son temps. On sent chez lui une colère contenue contre ceux qui ont touché à ce bien sacré et qui ont dissipé ces richesses. A Zawar'a, il a vu deux colonnes voisines avant la même forme et composée de quatre parties, d'une grandeur, d'une hauteur impressionnante et d'une rare perfection. Hélas ! un fragment important de la partie supérieure de l'une d'entre elles est tombée et les gens de l'endroit lui ont révélé la vérité : c'était, ô scandale ! l'un des chefs arabes qui les avait chargés de faire tomber ce morceau-là. La raison en était qu'ils avaient entendu dire que chaque partie de cette colonne était remplie d'or. Ils l'avaient jetée à

(7) R. BRUNSCHVIG, *op. cit.* tome II, p. 313.

(8) EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*. Traduction M. G. de Slane. Alger 1913, p. 76.

(9) EL-BEKRI, *op. cit.* p. 42-43.

terre, l'avaient brisée et naturellement n'y avaient rien trouvé.

L'enthousiasme avec lequel il décrit le Colisée d'El Djem, son allusion admirative aux aqueducs de Carthage laissent entendre quel est son sentiment à l'égard des vestiges de l'antiquité. A Umm Al-Açaba°, on a fait un effort louable pour réparer le château construit dans l'antiquité et dont l'un des piliers a été descellé. Il fait remarquer que le résultat est minable et que la nouvelle construction n'a aucun rapport avec l'ancienne. Il tient en même temps à nous apprendre le sens du nom de lieu : on l'appelle « la mère des doigts » parce qu'en dominant l'ancienne construction, les piliers apparaissent dans la campagne comme des doigts qui s'élèvent vers le ciel.

Les inscriptions antiques représentent pour lui un rébus dont il souhaite grandement décèler le secret. A Tar'ert, il a aperçu des inscriptions sur des pierres tombées d'un monument. A maintes reprises, nous dit-il, il a essayé de se faire aider par des chrétiens pour arriver à les déchiffrer, mais ceux-ci malheureusement ne les connaissaient pas.

Dans une construction ancienne de Tripoli qu'il décrit et qui contient d'admirables peintures, il a vu au côté nord d'un sanctuaire des lignes écrites en écriture byzantine. Un informateur lui a dit que son père avait fait l'impossible pour trouver quelqu'un qui fût capable de déchiffrer l'inscription. Il a fini par trouver un chrétien qui connaissait cette écriture et qui a déclaré que le texte était le suivant : un tel, fils d'un tel, a ordonné de construire cette église avec l'argent qu'il a gagné par une bonne récolte d'olives. Le jour même où fut terminée ou commencée la construction, la nouvelle lui est venue de Syrie qu'un prophète des Arabes était apparu au Hidjaz, duquel le nom est Mohamed Ben Abdallah.

Cette dernière affirmation représente sans doute la part d'idéalisation qui s'est greffée ultérieurement sur un témoignage qui semblait avoir au départ une vraisemblance historique.

En discutant le problème historique de la conquête de Tozeur par les Arabes, il penche en faveur d'une conquête pacifique. Il en voit une preuve dans le maintien d'églises

chrétiennes en ruines jusqu'à son époque. Les musulmans ne les ont pas utilisées et se sont contentés de bâtir un masjid en face de chaque église.

Il réserve naturellement la part privilégiée de son attention aux monuments et aux constructions diverses de la période islamique. A Manzil Bachchù, dès le début de son voyage, il enregistre une tradition locale. Les colonnes de la mosquée et une partie du marbre taillé auraient été transportés récemment à Tunis et auraient servi à l'édification de la mosquée de sa Kasbah.

Dans les villes, il compte avec soin le nombre des hammams, des mosquées à khotba, des masjids, des forts, des minarets et des phares. Il indique la date de construction des ponts et le nom de ceux qui les ont édifiés. Sa description entre dans les détails : tel fort est un fort bien fortifié mais si les fondations sont en pierre, la partie supérieure est en argile. A propos du château d'Al Arûsîn à Gabès, il signale l'influence du modèle de la qala'a des Banû H'ammad. A Djerba, il ne craint pas de céder à des goûts d'archéologue, et s'en va fouiller les ruines avec une troupe nombreuse de ses compagnons. Il décrit la ville ancienne abandonnée qu'il a visitée. La mosquée y est également délaissée. L'un des principes ibadites n'est-il pas de mettre comme condition expresse à la réédification de cette mosquée la présence de l'Imam de la justice, ajoute-t-il avec quelque malice.

Les choses qu'il lui est donné de voir, il tient à les regarder de près. Il ne lui échappe pas que le minaret de la grande mosquée de Gabès, qui est très élevé, penche d'une manière inquiétante, mais il se renseigne et on lui apprend qu'on ne redoute pas sa chute, à cause de la résistance du sol sur lequel il est bâti.

Il visite un nombre considérable de tombeaux de personnages ayant une réputation de sainteté. Il indique la date de leur mort avec une précision qui pourrait surprendre. Il nous dira par exemple que le cheikh Abû Muhammad 'Abd Al-Jalil Al-H'akimi de Zanzour est mort le troisième dimanche du mois Rabia° premier de l'année 689 de l'hégire (1286). D'où lui vient une telle précision ? Il nous rassure en di-

sant : « Je l'ai vu écrit sur son tombeau ». En d'autres cas, il pousse le scrupule jusqu'à noter que l'inscription se trouvait du côté de la tête du défunt.

A Gabès, il reçoit l'hospitalité dans la somptueuse maison bâtie à grands frais par Abû Marouan ben Makkî. Il a remarqué au milieu du mur qui est dans la grande qoubba une vaste fente. Il s'est enquis de l'origine de celle-ci et il a appris que le mur avait été percé par un projectile lancé par une baliste. Il tient à nous apprendre à quelle époque et en quelles circonstances l'événement s'est produit.

Son attention est attirée davantage par l'agriculture et l'arboriculture et par les oiseaux. Il donne quelques aperçus sommaires sur les cultures, mais note avec soin les différentes espèces d'arbres qu'il rencontre : olivier, palmier, figuier, cognassier, sycomore, lotus, genévrier-cade, tamaris, thuya articulata, gommier, ricin, pommier, poirier, grenadier, sans parler de la vigne. Le linguiste n'oublie pas ses devoirs et compare les noms de certaines plantes en arabe littéraire avec ceux qui sont en usage dans l'arabe parlé.

Il parle du pommier de Djerba avec admiration et pense qu'il est unique sur terre. Cet arbre y était courant jadis, mais leur nombre a diminué (10). Le motif en est que les chrétiens s'empressent d'offrir les pommes à leurs rois et aux grands personnages, sans donner une compensation aux propriétaires. En gens qui connaissent leurs intérêts, les Djerbiens ont pensé qu'une autre espèce d'arbre serait d'un meilleur rapport et ont arraché la plupart des pommiers.

Les forêts, (en donnant à ce mot le sens africain précis de « r'aba ») sont signalées avec soin : forêts d'oliviers (Sahel, Sfax, El-Djem, Gabès, Téboulbou, Chiniks, Kattana, Djerba), de palmiers (Majzem des Nefzaoua, Tozeur, Nefta, Al-Hamma des Matmata, Oudref), de tamaris (Wadî Majassar). Les forêts d'oliviers lui causent un véritable émerveillement. Il sait qu'elles remontent à une haute antiquité et il éprouve une véritable indignation envers les nomades qui les ont sac-

cagées. Il ne manque jamais une occasion de faire remarquer que telle forêt a été détruite par eux : l'histoire rapporte que la forêt de Tripoli qui contenait toutes les variétés d'arbres fruitiers s'étendait jusqu'à la montagne. Les Arabes l'ont ravagée et les habitants l'ont quittée. A la halte de Qa'at Chiniks, il remarque des oliviers dispersés qui sont les vestiges de plantations anciennes d'avant l'Islam et qui continuent à produire.

On comprendra mieux son émotion si l'on se rappelle le fait suivant : du IX^e au XI^e siècle, la Berbérie orientale avait connu de nouveau une civilisation urbaine et villageoise. Al-Abdarî est d'accord avec Tidjani pour penser que ce sont les Hilaliens qui l'ont gravement compromise, pour ne pas dire ruinée. (11)

Il s'arrête avec prédilection à la forêt d'oliviers du Sahel. Malheureusement, les déprédations des Arabes en ont supprimé la plus grande partie et en ont faussé l'ordonnance primitive. On a l'impression, en effet, que ces oliviers étaient disposés selon un plan préétabli et selon des lignes symétriques bien ordonnées. Ces arbres étaient la grande richesse de l'Ifriqiya dans l'antiquité.

Il cite à ce propos une anecdote dont l'origine remonte à Ibn Abd El H'akam (12). Des Arabes manifestaient leur étonnement en trouvant au Sahel tant d'or et d'argent et demandaient aux habitants : « D'où vient donc une telle richesse ? » Un Sahélien se contenta de ramasser un noyau d'olive : « Cette fortune vient de cela ».

Tidjani, en citant le témoignage d'un historien s'exalte devant cette forêt continue et devant la série de villages qui s'échelonnent sans solution de continuité. A partir d'El Djem, il fait remarquer que la marche de la caravane n'est faite sous les anciens oliviers appelés oliviers du Sahel, que les Arabes ont saccagés en grande partie.

La forêt d'oliviers de Sfax (13) a été également dévas-

(11) R. BRUNSCHVIG, *op. cit.*, I, p. 339.

(12) *Futûh' Ifriqiya wa l Andalus*. Conquête de l'Afrique et de l'Espagne. Traduction Albert Gateau, 1949, p. 47-49.

(13) EL BEKRI prétend que « Sfax est entourée d'une belle forêt de dattiers » (*op. cit.*, p. 46).

(10) Les petites pommes de Djerba sont encore appréciées aujourd'hui à cause de leur douceur.

tée par les nomades et il constate qu'à l'extérieur de la ville, il n'y a plus un arbre debout. Il ne retrouve son enthousiasme qu'à Gabès en parcourant la palmeraie en tous sens. C'est un paradis du monde, un petit Damas et il le prouve en citant ses poètes préférés et en s'appuyant sur un dicton : « On ne rencontre à aucune table le lion de la terre et de la mer et les variétés de dattes, sauf à la table de qui habite Gabès ».

La forêt d'oliviers de Zanzour l'a particulièrement charmé. Ce sont des oliviers antiques comme ceux du Sahel. L'arbre y atteint une hauteur nulle part atteinte ailleurs. Pommiers, grenadiers, vigne, figuiers y abondent. Cet îlot de verdure lui rappelle Djerba beaucoup plus que les autres forêts d'oliviers et de palmiers qu'il a rencontrées. La ressemblance lui paraît frappante pour la méthode de plantation et l'étendue de la culture. La seule différence est l'habitat. A Zanzour, les maisons bâties remplacent les huttes en branches de palmiers qu'il a vues à Djerba.

Il décrit les arbres rares qui sans doute devaient être considérés comme des arbres sacrés par le peuple : un grand lotus de Djerba, appelé lotus d'Égypte, qui diffère du lotus « de notre pays » et qui a plus de fruits, plus de parfum, quoique son goût soit fade. Il en a vu un semblable à Tozeur. On attribue le lotus à l'Égypte car il s'y trouve en abondance.

Un palmier isolé de Torra (Turra), appelé palmier du pharaon. Les gens de cet endroit croient que c'est le pharaon qui l'a planté. Il n'a pas de propriétaire et ses fruits sont à la disposition des voyageurs qui passent là.

Un sycomore de Tripoli, qui pousse dans un puits. Il en décrit la feuille, les fruits, note l'absence de pétiole, en définit le goût et rapporte la tradition populaire au sujet de cet arbre unique.

Un asclepias gigantea (U'char) à la végétation tendre, d'un vert très accusé tirant sur le noir. Il pousse en hauteur, a de grandes feuilles, une fleur brillante qui a un bel aspect comme la fleur du laurier-rose. Son fruit est vert comme le citron. Un seul fruit remplit la main de qui le porte et con-

tient une matière qui ressemble au coton cardé (ou gâté) que les Arabes appellent « al khurfu' ». Il se peut que se soit avec cette étoupe que l'on rembourre les coussins et les oreillers. « Quelqu'un en qui j'ai confiance — dit Tidjani — m'a informé qu'il a vu des habits confectionnés de son tissu ». Cette dernière description fait honneur à son sens de l'observation.

A Tajûra, il trouve des coings comme il n'en existe pas dans le reste du monde, mais qui ont quelque ressemblance avec ceux du Nefzaoua. Ceux de Tawr'a sont également extraordinaires et ne sont comparables qu'à ceux de Tajûra. C'est à Tawr'a également qu'il fait connaissance avec des poires dont il garde un excellent souvenir. Elles sont bien calibrées, et délicieuses. Personne dans le pays ne sachant planter des poiriers, on pense que les graines ont été apportées par des oiseaux.

Ces quelques indications montrent combien le jugement porté par R. Brunschvig sur le sens de l'observation qui caractérise Tidjani et sa compétence historique est justifiée. « Le récit que cet Ifriqiyen nous a laissé de son voyage en Ifriqiya est particulièrement instructif : l'itinéraire y est décrit avec soin, voire avec minutie; et les observations y abondent tant sur les lieux, les conditions physiques, les productions que sur les hommes : tribus, vie culturelle et habitat. Chemin faisant, à l'occasion du passage dans les principales cités, ce sont de larges tranches d'histoire qui sont évoquées particulièrement importantes pour le XII^e siècle et le commencement du XIII^e; et, plus tard, bien qu'ils aient en partie des sources communes, les grands ouvrages d'Ibn Khaldûn ont dû mettre à contribution plus d'un des textes de notre Rih'la » (14).

Cet éloge général est complété, dans un autre passage, par cette affirmation à propos de Tripoli : « Nous saurions à la vérité peu de choses sur la Tripoli médiévale si le voyageur tunisien At-Tijânî qui la visita en 1308 ne lui avait consacré dans sa Rih'la fameuse un assez ample développement » (15).

Les seules réserves formulées par cet auteur dont la maîtrise est connue concernent les informations de Tidjani sur les

(14) R. BRUNSCHVIG, *op. cit.*, t. II, 397-398.

(15) *Id.*, t. I, 392.

Kharidjites et sur un point de détail. Celui-ci a émis l'hypothèse que l'on trouvait parfois des perles dans les huîtres de Gabès, allégation dont Ibn Maqdich (sfaxien de la fin du XVIII^e siècle) s'est étonné. On avouera que l'erreur est minime et on la pardonnera volontiers à un citoyen qui n'avait sans doute jamais quitté la capitale. Il faut d'ailleurs ajouter à la décharge de Tidjani qu'il n'affirme rien et laisse planer un doute sur le fait.

(A suivre).